

KAOUTHER ADIMI

L'envers des autres

roman

ACTES SUD

A mes personnages si fidèles

ADEL

Je ne trouve pas le sommeil. La fenêtre ouverte n'apporte aucune fraîcheur, juste le reflet de la lune qui projette sa pâle lumière dans la pièce. Le visage caché par le drap, je sanglote sans bruit pour ne pas réveiller Yasmine qui dort dans la chambre voisine. Enfin, qui fait semblant de dormir, je l'entends chuchoter au téléphone. Je me demande avec qui elle parle. Il n'est plus dans nos habitudes de nous confier l'un à l'autre, du moins pas avec des mots, juste avec des regards. Depuis quelques mois, Yasmine a changé. Elle n'ose plus me regarder dans les yeux et fuit à mon arrivée. Nous étions pourtant comme les deux doigts de la main. Elle doit savoir ce que je cache. Est-ce ça qui lui fait peur ? Je l'ignore. Je ne veux pas en parler avec elle, entacher son innocence de mon drame, sa jeunesse de ma colère.

Les larmes mouillent le petit coussin qui pique. Il dégage une drôle d'odeur, une

odeur de roussi. Ce doit être la laine qu'il contient. Je n'ai jamais compris pourquoi maman bourrait les taies d'oreiller avec la laine du mouton égorgé. On a des dizaines et des dizaines d'oreillers qui feraient très bien l'affaire. Mais chaque année, elle insiste pour garder cette foutue laine, qu'elle lave plusieurs fois et fait sécher au soleil pendant de nombreux jours.

Mais passons. Il est déjà trois heures du matin. Je dois me lever à six heures, si je veux arriver à l'heure au travail. Foutu pays ! Il y a plus de voitures que de dinars ! Il faut que je dorme, sinon je vais encore avoir l'air d'un zombie et Mounira, la secrétaire, va me demander de son ton mielleux de trentenaire célibataire : "Alors Adel, on a encore fait la bringue hier soir ?" La bringue ! Est-ce qu'il y a un seul Algérien à utiliser un pareil mot ? A part Mounira, je ne vois pas... Adeptes des feuilletons français kitsch, elle parle comme les acteurs, avec des expressions tellement parisiennes qu'elle met tout le monde mal à l'aise. Mais comme elle est plutôt jolie, le directeur la garde. Avoir une belle secrétaire parlant un français irréprochable donne à l'entreprise un aspect respectable. Penser à Mounira a au moins eu le mérite de me faire cesser de pleurer.

Trois heures et demie. Il faut vraiment que je dorme. Yasmine a raccroché. Elle vient de sortir doucement sur le balcon par lequel nos deux chambres communiquent. Dans

quelques secondes, je vais sentir l'odeur de la cigarette qu'elle va fumer. Là encore, elle sait que je sais mais on fait semblant. Pour éviter les questions, les réponses, les décisions. Faire l'autruche n'est pas de tout repos, mais ça nous permet de continuer à vivre sous le même toit sans détourner sans cesse les yeux. Et puis, qu'est-ce que je pourrais lui dire ? Que ça ne se fait pas pour une fille de bonne famille de fumer ? Elle me rirait au nez.

Je me retourne dans mon petit lit. Les draps sont humides, je transpire beaucoup en ce moment. Les bruits dans la rue m'empêchent de trouver le sommeil. Les jeunes de mon quartier se réunissent toutes les nuits pour fumer un peu, jouer aux dominos et refaire l'Algérie à coups de grands discours patriotiques. Lorsqu'ils ne parlent pas de quitter le pays, ils parlent de mourir pour lui.

Je crois que je n'irai pas travailler demain. Je vais appeler cette chère Mounira pour lui dire que je suis malade, que j'ai chopé un virus ou quelque chose comme ça, "en faisant la bringue". Je vais me cacher dans l'*Eden*, mon café préféré. Cette solitude va me rendre fou... ou pervers.

Je pleure à nouveau. Des pleurs furieux. Des larmes de honte et de frustration. Je me recroqueville en position fœtale sur le lit chaud. Mes mains sont serrées en poings fermés. Je sens mes pieds glacés se tendre,

comme s'ils tentaient de fuir le reste de mon corps. Mes genoux se serrent, entrant presque dans mon ventre plein d'un infect liquide. Je ferme les yeux très fort, comme pour les trouser avec mes paupières. Je vois des flashes de couleurs. Du néant. Puis, un trou d'obscurité.

Du balcon entrouvert arrivent des éclats de voix et un bruit de canettes qui heurtent le trottoir. Demain matin, les enfants, en allant à l'école, contempleront les canettes de bière, mi-amusés, mi-horrifiés, se demandant qui boit dans l'immeuble. Je tremble de fièvre et de froid. Mais quel froid peut-il y avoir en mai, à Alger ? Non, c'est la panique qui me fait frissonner. La panique et la peur.

J'ai envie de vomir. Pas seulement de la nourriture ou de la bile, mais de vomir tout ce que contient mon corps, les boyaux, les reins, le cœur. De me vomir. Il faudrait que je me lève, que j'aïlle dans la salle de bains me rafraîchir le visage, mais je n'en ai pas la force. Pas même celle de fermer la porte-fenêtre afin de ne plus entendre ce que disent mes jeunes voisins juste un étage plus bas. Leurs mots m'atteignent comme des cailloux. Et toc, un sur la tête. Et tac, un autre en pleine gueule. Et paf, sur la cuisse. Je glisse la tête sous le coussin et le plaque sur mes oreilles. Un rideau de fer claque avec force. Dans la seconde, des chats se mettent à hurler et à se disputer. Un rire aigu résonne, suivi d'un éclat de verre. Tout

se mélange en un seul son gras, lourd, agressif. Immense ver informe qui jouit dans les remparts de mes tympan. Je m'enfonce plus profondément dans les draps humides, dans mes pensées opaques.

Le jour se lève timidement. Il n'y a plus rien à espérer. Le repos ne sera pas pour aujourd'hui. Une lumière inquiète tremblote dans le ciel, lueur du soleil, lueur de lune. Les deux astres se confondent. Le tic-tac de l'horloge est à peine perceptible dans le bruit confus de la ville. Soudain, le silence se fait. Les jeunes sont sûrement rentrés chez eux. Les chats se taisent en attendant que les humains envahissent leur territoire. Ce calme ne dure que quelques minutes, le temps de faire la transition entre la nuit et le jour. Déjà, des ombres de femmes et d'hommes commencent à se faufiler hors des murs. Je les imagine, les yeux rougis de fatigue et le pas pressé. Mes mains glissent sous mon pull, caressent mon torse imberbe. Un léger sourire étire imperceptiblement mes lèvres, sourire spontané, dont je prends à peine conscience. Le claquement d'une porte dans le couloir me fait sursauter. Du revers de la main, j'essuie la sueur qui perle sur mon front et me lève difficilement. Je tente, en la massant, de détendre ma nuque raidie par le manque de sommeil. Des craquements se font entendre. Je passe mes mains moites dans mes cheveux noirs. Mes genoux tremblent

un peu, mais c'est en sifflotant que je me rends dans la salle de bains. Le miroir en pied me renvoie mon image. Celle d'un beau mec ridé. Rides de désordre, de tumulte. Ma mère est sur le pas de la porte. Je regrette de ne pas l'avoir fermée derrière moi. Je devine déjà ses yeux perçants et nerveux. Quand je me retourne pour lui dire bonjour, elle me scrute d'un regard qui me brûle la peau, semblant attendre quelque chose de moi. La condamnation se reflète dans ses yeux noirs. Je saisis un bol bleu que je plonge dans la baignoire pleine d'eau et me lave le visage. L'eau froide me réveille. Mes bras se font moins lâches, mon corps se redresse. Je me rase soigneusement. Le rasoir laisse ma peau douce. Je verse dans mes mains un peu d'after-shave au parfum d'agrumes et m'applique sur les joues de vigoureuses claques. L'odeur sucrée chatouille mes narines. Je vérifie l'éclat de mes dents, arrange une mèche de cheveux, souris dans le miroir à ma mère qui est toujours là, à m'observer. Elle se détourne, disparaît dans la cuisine. Une porte claque à nouveau. Yasmine apparaît à son tour, me bouscule en riant pour prendre de l'eau et se laver le visage. Elle a l'air en pleine forme, mais je la soupçonne de n'avoir pas plus dormi que moi. En tout cas, aucune odeur de tabac n'est à signaler. Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais elle n'a jamais une seule odeur

suspecte sur elle. Je lui abandonne la salle de bains exigüë.

Dans la cuisine, j'observe ma mère préparer le thé. Coutume familiale peu commune que de boire du thé le matin. Ses vieilles mains ridées et déformées par l'arthrite jouent un peu avec les feuilles de menthe séchées, semblant les lisser, les flatter, leur procurer de la chaleur. Elle retire celles qui ont noirci avant d'en jeter une poignée dans la casserole d'eau, qu'elle a pris soin de mettre à bouillir dès son réveil. Elle contemple les feuilles se noyer dans le liquide transparent. Je me sens mal à l'aise, malhabile, comme si je n'étais pas à ma place dans cette cuisine trop propre. Elle sort de petits verres décorés de croissants et d'étoiles, les dispose sur un lourd plateau d'argent et y verse adroitement le thé chaud en le filtrant. Pas une goutte ne s'échappe. Elle jette les feuilles de thé mouillées et grasses dans un sac en plastique. D'un placard, elle sort un gâteau au chocolat recouvert de sucre glace, qu'elle coupe en tranches épaisses. Elle plie des serviettes en tissu à carreaux rouges et blancs, qu'elle place près des verres à thé. Nos regards se croisent. Je lui fais un immense sourire que j'espère franc. Elle plisse les yeux. De minuscules rides apparaissent sur son visage lisse. Elle se penche lourdement et, pour s'asseoir, prend appui sur ses mains, dont les jointures craquent. Pour lui faire plaisir, je grignote un morceau

de gâteau, et avale une gorgée de thé brûlant.

La journée débute exactement comme à son habitude.